Document généré le 3 juil. 2025 16:15

Assurances

Assurances

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 41, numéro 3, 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1103795ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1103795ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)
2817-3465 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Parizeau, G. (1973). Pages de journal. *Assurances*, *41*(3), 255–274. https://doi.org/10.7202/1103795ar

Tous droits réservés © Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

1er septembre 1972

Arrivée à Paris dans un Boeing 747, en retard assurément, car les 747 le sont généralement. L'avion avait eu de la difficulté à décoller à Chicago. Il ne regagna rien à Montréal, avec la visite minutieuse des bagages. On cherchait des bombes ou de la drogue, semble-t-il. Enfin, l'avion partit avec deux heures de retard; ce qui nous amena à Paris en même temps que trois autres aérobus. Quelle pagaille ! Foule qui attend des valises qui ne viennent pas, porteurs peu nombreux qui répondent (avec raison d'ailleurs): « ayez vos bagages et nous viendrons les prendre. » Après une demi-heure, les valises commencent leur ronde silencieuse. Le porteur s'empare des nôtres et nous mène à l'extérieur en nous disant: « pour avoir un taxi, il faut que Madame fasse du cinéma. Vous êtes très fatiguée, malade même, n'est-ce pas ? Il faut le montrer. » Et c'est ainsi que, soutenue par moi, Germaine et moi entrâmes dans un taxi, au milieu des protestations de ceux qui attendaient. La mise en scène était un peu exagérée mais nous étions fourbus tous les deux, après une nuit presque sans sommeil et la bousculade de l'arrivée.

Autre histoire de porteur et de douanier, cette fois. En arrivant à Nice deux jours plus tard, le gabelou nous dit: « vous n'avez pas dédouané à Paris. Mais si, lui affirmai-je. Nous y avons passé deux jours avec nos valises. Vos étiquettes devraient être rouges, alors ! » Et le porteur de dire: « Ah ! ces Parisiens, ils parlent beaucoup et ne font rien ». Et vous, dans le Midi ? « Nous, nous parlons tout le temps, mais nous agissons » répond-il au milieu d'un grand éclat de rire et avec l'accent. Se tournant vers le douanier, avec l'accent toujours, « qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Vive le Québec Libre, dit le douanier en se tournant vers nous et en ajoutant: « Nous ne sommes pas des *niaiseux* ». Tout cela au milieu de grands éclats de voix et de rires qui accompagnent notre passage sans qu'on nous demande d'ouvrir quoi que ce soit. Il faut dire que, visiteurs bien tranquilles, nous n'avions

ni armes (sauf mon petit parapluie: arme défensive), ni bombes, ni drogue, ni diamants.

9 septembre

Je n'ai pu écrire une ligne pendant tout notre séjour à Monte-Carlo. On y est vraiment trop bousculé pour pouvoir réfléchir et pour noter quoi que ce soit. Les rendez-vous se suivent à une cadence rapide, ainsi que les déjeuners, les réceptions, les discussions assez délicates; tout cela fait qu'après six jours, on part le cerveau un peu plus vide, mais malgré tout avec l'impression d'avoir accompli quelque chose. Oh ! rien d'absolument concret, ni d'objectif, mais sûrement assez prometteur.

Quoi qu'on en ait dit, le *Rendez-vous de septembre* n'est ni une foire, ni une bourse de la réassurance. C'est un lieu de rencontre, où l'on aplanit les difficultés et où l'on parle d'une situation générale, plus que de cas particuliers. Commencée il y a bien des années, par des gens qui ne savaient pas exactement où ils allaient, la réunion annuelle a pris corps graduellement. Elle réunit cette année, paraît-il, treize cents réassureurs, assureurs et courtiers du monde entier.

Un grand nombre de congressistes se rencontrent dès le premier matin, dans le grand hall de l'*Hôtel de Paris*. Puis, un groupe essaime vers le *Café de Paris*, en face et, surtout, sous les tentes et les cabines de *l'Old Beach* (hôtel cher et bien agréable qui donne sur la mer et où logent les bonzes sportifs de la réassurance européenne). Ou encore, à la plage du *Holiday Inn* (hôtel confortable, mais décoré avec un bien curieux mauvais goût). La plage y est bien aménagée, mais on se baigne au son d'une musique syncopée et bruyante comme on la conçoit dans une Amérique que je n'aime pas. Il y a aussi le bar du *Métropole* où l'on trouve les Allemands et les Anglais qui ne craignent pas le bruit et qui mettent la respectabilité au-dessus de l'esprit sportif.

Old Beach et *Holiday Inn* ont été construits sur du terrain conquis sur la mer grâce à ce remarquable esprit d'initiative que j'ai noté déjà à propos de la principauté.

Je garde un bien bon souvenir d'un dîner à la *Réserve de Beaulieu*: grand hôtel fastueux pour P.-d.g. de la réassurance pendant la semaine du Rendez-vous. Tout y est luxe et bon goût et on y mange excellemment. Partis de Monte-Carlo un peu en avance, avec M***

(grand nom de France et grosse situation dans l'assurance), nous arrivons un peu tôt. Je suis chargé par Mère Maria Bossina de trouver quelque chose à faire en attendant huit heures car, pour ma femme, l'heure c'est l'heure. A un dîner, on ne doit pas arriver trop tôt, car c'est embarrasser la maîtresse de maison ni, trop tard, car c'est risquer d'exaspérer la cuisinière en mettant le soufflé en danger. Je trouvai bientôt le plus charmant musée qu'on pût imaginer: ancienne chapelle romane, remontant très loin derrière. Risquons une date: xe ou xie siècle; mon ami Léon Lortie n'étant pas là, je n'en suis pas à un siècle près. Quelle mémoire il a et comme il l'emploie bien. Je lui envie cette exactitude du détail que je ne peux avoir qu'en m'appliquant.

Rénovée, mais fort simplement, la chapelle est ravissante. Cette exposition à laquelle je convie mes compagnons est pour l'instant celle d'un jeune peintre élégant et barbu de Georgia, U. S. A, fort sympathique et gentil, du nom de Lindsay. Il expose des toiles où l'influence de Salvator Dali est très nette. Nous gaffons tous à qui mieux mieux. Qui est cette curieuse famille, dit l'un de nous, en montrant un groupe nu comme à sa naissance et, ma foi, ventru, mal fichu et bien laid. Mais ce sont les dieux de l'Olympe, nous répond l'artiste avec une désarmante candeur. Voici, par exemple, Zeus. Jeune et bien armé, il pourrait fort bien être l'artiste lui-même. Voici Vénus, grosse à pleine ceinture, Junon et beaucoup d'autres dont les noms évoquent une époque de la peinture, où les nus bien en chair faisaient rêver les adolescents boutonneux et les vieillards ayant terminé leurs prouesses amoureuses.

Autre souvenir: la fête monégasque, donnée sur le rocher par Monsieur le Maire. Nous en sommes revenus chargés de confettis, lancés à pleines poignées par des adolescents vigoureux ou par des moins jeunes ravis de se défouler, au milieu des chars allégoriques, des grosses têtes venues du Carnaval de Nice, comme aussi des énergiques joueuses de tambour et d'instruments de fanfare. Tout cela était à la fois bruyant et charmant, dans un cadre qui semble d'opérette, même s'il est construit de matériaux résistant au temps. Aussi, dès la fin du congrès ai-je remercié Monsieur le Maire, en une lettre qu'il mettra sans doute au panier, mais qui a soulagé mon besoin inné de politesse, accru, ai-je besoin de le noter, par la Bonne Mère, pour qui « ce qui doit être fait doit être bien fait »: autre apophtegme qu'elle a servi longtemps à ses fils à l'âge où des parents bien nés s'efforcent de former leurs rejetons.

Je m'en voudrais de ne pas parler ici de la partie la plus substantielle du Rendez-vous: celle où des P.-d.g. viennent nous communiquer leurs vues sur les problèmes de l'heure. L'année dernière, c'étaient les grands risques et leurs répercussions sur l'assurance et, par voie de conséquence, sur la réassurance. Cette année, le sujet c'est « l'effondrement des structures sociales et ses conséquences sur l'assurance ». Il y a au programme un Hollandais, directeur d'une école d'administration de Rotterdam. Il cerne assez bien le problème, mais dans une langue hermétique comme croient devoir l'être ceux qui ont eu une formation de sciences sociales. Par contre, Monsieur Marchal, Monsieur Harris et Monsieur Wentworth, avec plus de clarté, me paraissent être beaucoup plus près de la réalité. Monsieur Marchal, en particulier, en souligne les aspects avec une grande précision; les deux autres ajoutant à son étude fort bien charpentée des exemples qui sont dans la manière anglo-saxonne de traiter une question. Je ferai paraître deux de ces travaux dans le prochain numéro de la Revue.

Dans leurs études, les trois déplorent la violence qui, actuellement, se donne libre cours partout. Or, c'était à peu près au moment où le commando palestinien prenait d'assaut la maison où habitaient les athlètes israéliens à Munich. Partout, on ne voyait que gens désolés, surtout parmi les Allemands. L'un d'eux avec qui je faisais route vers la plage me dit: « Cela va rendre encore plus difficile nos relations déjà assez tendues avec Israël. »

Je vais faire paraître une autre étude sur ce qu'il est convenu d'appeler les « compagnies captives », les *Belles Esclaves* comme l'écrit Jean de La Varende, dans un de ses livres les plus savoureux. Il y présente les maîtresses des rois de France, qui ont joué un rôle important dans la vie du souverain et dans celle du pays. La « compagnie captive », c'est tout simplement la société d'assurance dont le capital est souscrit par un groupe puissant, un conglomérat comme il est coutume de dire aux États-Unis. Certains ne les aiment pas trop parce qu'elles se mettent en travers de leur essor, parce qu'elles posent des problèmes nombreux et graves et parce qu'elles sont une autre forme de pyramidage ou de concentration. Elles existent cependant, et c'est cela que constate Monsieur Mayes d'A.F.I.A., tout en indiquant comment il faut les organiser et les traiter.

C'est une autre question assez grave quoique d'une portée plus limitée, à laquelle on nous invite à réfléchir, dans un forum où l'on présente les questions de l'heure et où l'on cherche des solutions.

Que constate-t-on surtout dans ces rencontres de septembre ? Que les problèmes sont les mêmes partout et que les mêmes solutions doivent être recherchées à des niveaux ou à des échelles identiques ou différents.

12 septembre, Villefranche

Enfin, je retrouve le goût d'écrire, malgré l'attrait d'une piscine que surplombe notre balcon. Curieux hôtel que ce *Versailles* au nom gênant parce qu'il évoque trop de choses splendides, de décorations somptueuses, de jardins magnifiques. *Versailles*, le nôtre (et non celui de Louis XIV et de son grand paysagiste) est un hôtel moderne où l'espace est compté, la plomberie récente, musicale et peu solide, où les portes peu épaisses claquent avec vigueur quand elles sont poussées par le vent, où l'on mange au son, heureusement atténué, des autos et des motocyclettes mais face à un paysage magnifique, avec Saint-Jean Cap Ferrat à l'arrière. La rade occupe le premier plan. On y dort assez bien, grâce à un mur de pierre et à des plantes qui isolent les chambres. Et on y mange délicieusement. Ce qui fait remettre au lendemain par G.B.P. les bonnes résolutions de la veille. Il faut remercier notre ami Homet de nous avoir indiqué l'endroit. Cela ne nous empêchera pas de retourner l'an prochain à Saint-Paul de Vence, où les anciens propriétaires ont gardé la Résidence. Quel pays aimable, humanisé que Saint-Paul ! A chaque visite l'on y découvre un clocheton, des fleurs, une fontaine, des détails qui nous avaient échappé.

J'ai profité de mon passage à Saint-Paul hier, pour aller au Musée Maeght. Encore une fois, quel site extraordinaire et quel beau musée ! Il consacre son exposition cette année à Nicolas de Staël. Il faudrait que je me renseigne sur ce peintre qui semble avoir joué un rôle assez important dans l'évolution de la peinture abstraite en Europe. Borduas s'en serait-il inspiré ou aurait-il subi son influence ? Mais on sent que Nicolas de Staël hésite souvent devant l'art non figuratif et qu'il revient à l'autre aussi souvent que possible.

Vu à Paris, le lendemain de notre arrivée, au début du mois, une extraordinaire exposition d'un peintre du XVIIe, ignoré pendant longtemps, puis dont on a retrouvé les œuvres une par une et que l'on a commencé à étudier et à grouper au début du XXe. Quel extraordinaire évocateur de la lumière nocturne que ce peintre lorrain ! Oublié pendant des siècles, il est devenu célèbre au fur et à mesure que l'on a retrouvé ses toiles. Il s'agit, n'est-ce pas, de Georges de La Tour.

13 septembre

Hier soir, sur la première chaîne, nous avons entendu à la télévision un colloque assez vif entre Georges Marchais, secrétaire du parti communiste et Alain Peyrefitte, secrétaire du parti U.D.R. Le sujet était « Le régime socialiste derrière le rideau de fer, succès ou faillite ? » Deux heures et quart de discussion entre deux hommes également doués, mais bien différents. L'un assez grossier mais dynamique, fonçant sur l'obstacle comme le taureau dans l'arène, intelligent, ne reconnaissant rien de ce que l'autre affirme et lui riant au nez, en se tournant vers son auditoire. Ainsi, il a dit à un moment donné: « comme parti pris et bêtise, c'est complet ». L'autre, très fin, racé, subtil, se bat d'ailleurs courageusement et affirme carrément: « Monsieur, vos chiffres sont ceux des Nations-Unies. Mais vous savez très bien qu'ils sont faux, car ils viennent de l'État russe, sans contrôle possible. Il est vrai que la condition de vie en U.R.S.S s'est sensiblement améliorée depuis la révolution. Mais comme on est loin derrière ce qui se fait dans les pays occidentaux ». C'est ce que nous confirmeront nos amis qui reviennent de la lointaine Sibérie. Il faut y aller, vivre avec les gens, parler leur langue pour savoir vraiment ce qui s'y passe, disent-ils.

Discours politiques que ceux que nous venons d'entendre ! Sans doute, veut-on préparer l'élection prochaine. Malgré cela le débat est intéressant car il oppose deux mondes, deux milieux, deux hommes également doués et représentant les formations les plus puissantes en France. Elles vont s'affronter à nouveau devant l'électorat. Qu'en résultera-t-il ? Je n'en sais rien. En s'unissant aux communistes, les socalistes ne courent-ils pas le risque d'être broyés à nouveau ? Surtout si les communistes arrivent au pouvoir.

Chaque fois qu'il l'a pu, Monsieur Peyrefitte a cherché à différencier le socialisme — système social théoriquement très beau — du communisme qui en a réalisé un aspect seulement: celui du parti, centre de tout, qui avec vingt-cinq pour cent des voix s'est ancré solidement au pouvoir en 1917 et y est resté depuis, en imposant sa dure et, souvent, sanglante loi.

Propagande que tout cela ! Oui, mais elle est faite avec maîtrise de part et d'autre.

Germaine dort pendant que, le lendemain matin, j'écris ces lignes. C'est le sommeil prolongé du matin qui assure son équilibre.

Dans la chapelle de Saint-Pierre à Villefranche, j'ai retrouvé chez Cocteau ce goût de la fantaisie, ce désir d'étonner et, en même temps, cette grâce du style que l'on constate dans ses livres comme ici dans ses fresques. Je me suis rappelé tout à coup l'étonnement causé par Jean Désy quand, ambassadeur à Paris, il envoya une dépêche au ministère des Affaires Étrangères d'Ottawa après la réception de Cocteau à l'Académie-Française. Pour lui, l'événement était considérable à cause de la situation du nouvel académicien. Très cultivé, devenu très européen au cours des années, très français par sa formation première, par ses goûts et par sa culture, notre ambassadeur n'avait peut-être pas compris que la réception, vue de la colline parlementaire d'Ottawa, n'avait pas l'importance qu'on lui accordait sur place.

Jean Désy avait une personnalité remarquable. De l'enseignement du droit public à l'École des Hautes Études Commerciales, à une époque où la formation y avait plus d'importance que la technique, il était passé à la diplomatie. Sujet extrêmement valable, il était entré au ministère des Affaires Extérieures, avec l'aide de Monsieur Édouard Montpetit, de sir Lomer Gouin (à qui il devait la bourse qui lui avait permis de faire des études complémentaires à l'Institut des Sciences Po à Paris) et du sénateur Raoul Dandurand. C'était une époque où le nombre des Canadiens français était mince dans la diplomatie canadienne. On le vit avancer rapidement car il était bien préparé et il savait jouer des coudes à une époque où il n'était pas facile d'aller bien loin à Ottawa. Plus tard, on le retrouve à la Société des Nations, à côté du sénateur Raoul Dandurand, le Canadien pacifique comme l'appelait la comtesse de Noailles. Méridional, venu de Saint-Jean d'Iberville [1], je crois, le sénateur était exubérant, charmant, doué d'une mémoire à toute épreuve et capable de toutes les audaces. Je me rappelle qu'en 1922, le sénateur Beaubien m'avait demandé de lui servir de secrétaire à bord de *l'Empress of Scotland*. Il me lisait ses discours dans son salon du pont supérieur. Je les recopiais ensuite à la machine à écrire, dans ma cabine. A deux ou trois reprises — moi, blanc-bec à peine sorti de l'adolescence — j'osai lui dire: « Mais Monsieur le sénateur, un ministre de Sa Majesté Britannique peut-il faire de pareilles déclarations à un moment comme celui-ci ? « C'était l'époque où Anglais et Français

[1] Ce qui n'est pas tout à fait exact. Si sa famille venait de Saint-Jean, lui était de Montréal.

jouaient un jeu bien dangereux au Proche-Orient. Il m'écoutait, souriait devant ma pusillanimité et, parfois, consentait à atténuer.

Jean Désy fut ambassadeur au Brésil, où il fit merveille, en Italie, en Hollande et à Paris. Étant donné le milieu où il vivait, on comprend qu'il ait fait l'éloge de Cocteau dans une de ses dépêches officielles, sans se douter que les jeunes attachés du ministère, de l'autre côté de l'océan, en souriraient.

20 septembre, Paris

Conversations:

Avec le libraire. Il fait une observation à une de ses collègues et il ajoute: « Mademoiselle, je ne voudrais pas que vous vous en offusquassiez ». Et moi de dire: « Qu'en termes délicats ces choses sont dites, Monsieur ». Un moment de silence, puis le libraire me demande: « Vous habitez Montréal, Monsieur ? » « Oui, depuis 1654. » Il me regarde, sourit: « je vous félicite vous portez très bien votre âge. »

Avec la téléphoniste de l'hôtel de Castiglione. Je demande Londres et la téléphoniste me répond: « Il y a un retard d'une heure et demie. » Comme je lui dis: dans ces conditions, annulez l'appel, elle ajoute: « Je rappelle car vous savez, souvent, on dit ça pour décourager les gens » . . . J'en reste ébahi: décourager les gens de téléphoner ! Mais c'est contraire à tout ce que nous pensons, nous gens d'Amérique où on pousse à la multiplication des services téléphoniques. Vous avez là me dit *** (qui n'est pas tellement favorable aux monopoles) toute la philosophie d'un service de l'État. Au lieu de chercher à restreindre, on devrait s'employer à développer, ajoute-t-il. Mais ce serait contraire à l'esprit du fonctionnaire. En Amérique on parvient à le vaincre, en donnant aux monopoles l'organisation technique et des responsabilités équivalant à celles qui reviennent à l'initiative privée.

Récemment, je voyais dans un dépliant les progrès étonnants faits par Hydro-Québec dans la production et la distribution de l'électricité. Le développement est prodigieux, au point qu'on se demande comment on fera pour y faire face dans les années à venir. Déjà, en étudiant les périodes de pointe, on a décelé un excédent l'été, quand le chauffage cesse et quand les jours sont plus longs. On a pu ainsi exporter le trop-plein à New-York. Mais on reste inquiet, malgré ce qui viendra des chûtes Churchill et ce qu'on prépare du côté de la Baie de James. On craint l'essor de la consommation au point qu'elle

englobe trop rapidement les disponibilités. Après ? Eh bien ! Ce sera la fonction des centrales nucléaires. Mais pour cela il faut se préparer.

Il y a l'eau aussi. L'est des États-Unis cherche à en faire venir des régions les plus lointaines. Ainsi, à la réunion de Sherbrooke de la Société Royale du Canada il y a quelques années, un sénateur américain était venu nous exposer les besoins de son pays. Il suggérait de les satisfaire en détournant vers le sud, à l'aide de canaux, les eaux qui se dirigent vers la Baie de James ou la Baie d'Hudson. Je me rappelle la colère d'un des membres du colloque, le général McNaughton, habitué à ne pas mâcher ses mots. Faites ça, nous avait-il dit en substance et vous ne retrouverez plus jamais ces eaux dont vous aurez éventuellement un très grand besoin. Une fois que vous les aurez orientées vers les États-Unis, vous ne pourrez jamais plus les récupérer pour vos besoins. Propos coléreux d'un vieillard acariatre et déçu de ses relations avec nos voisins ? Pas du tout; simple opinion d'un vieux monsieur qui se méfie et qui met ses compatriotes en garde parce qu'il sait comme il est difficile de desserrer l'étau, une fois qu'il a été mis en place.

21 septembre

Visite ce matin chez un courtier d'assurances qui s'occupe de bien des choses en dehors de son cabinet. Il préside un collège près du Bois de Boulogne, où l'on se propose d'accueillir des jeunes gens de Toronto, de Hamilton et de London, à qui on apprendra le français. Les parents, ajoute mon hôte avec une certaine candeur, ne veulent pas envoyer leurs enfants dans le Québec. Ils préfèrent leur faire faire leurs études en France pour la raison qu'on devine. Comme est lamentable cette conception de beaucoup d'anglophones au Canada. On ne comprend pas que si on veut rapprocher les jeunes et permettre une entente véritable, il faut qu'ils se rencontrent dans leur pays même, qu'ils apprennent à se connaître et à vivre ensemble. Cette manière de procéder est aussi maladroite que si nous, de l'autre côté de l'Ottawa, nous décidions d'envoyer nos enfants à Londres sous le prétexte qu'au Canada anglais l'accent est mauvais et le vocabulaire étriqué. Nous leur donnerions un bon accent et une certaine connaissance de la langue, mais sans leur assurer au Canada l'essentiel contact. Je me rappelle qu'il y a trente-cinq ans, environ, le vice-président de la maison où je travaillais avait volontairement attendu que son fils fût reçu

avocat à Osgoode Hall pour l'envoyer en France étudier le français. Le garçon avait assez vite appris à bredouiller la langue, mais il n'avait pu comprendre toute la portée de l'enseignement donné dans un idiome dont il ne saisissait pas les nuances.

Tant qu'on n'apprendra pas sur place à nos enfants la langue de l'autre, on ne résoudra rien. Si, par exemple, Michel s'entendait si bien avec les Canadiens anglais, c'est à cause de son caractère; mais aussi parce qu'à Royal Roads, il avait appris à connaître ses condisciples et à se faire admettre par eux. Dieu sait qu'au début ce ne fut pas facile, certains allant jusqu'à dire *speak white*, parce qu'il parlait français avec ses amis. Ce qui ne l'avait pas empêché d'être élu *gun room president* par ses condisciples après quelques mois.

23 septembre

Aujourd'hui, jour des extrêmes: Cyrano de Bergerac, à la Comédie-Française le soir, et visite au Rond-Point de la Défense, dans l'après-midi.

Je suis allé voir la remarquable mise en scène et le jeu de Jean Piat dans *Cyrano*. Depuis deux ou trois ans, je voulais revoir la pièce de Rostand. Je n'y étais pas parvenu, soit qu'elle ne fût pas au programme de la Comédie-Française; soit qu'on jouât à guichets fermés. C'est ce qui a bien failli m'arriver cette fois, car tout était vendu jusqu'à la dernière représentation. Je n'ai pu avoir que deux strapontins isolés, à trente-cinq francs l'un. Germaine et moi avons été enchantés de la mise en scène, des costumes, de la foule des figurants, de la pièce elle-même, des tirades, des vers accrochés assez facilement les uns aux autres parfois; mais surtout du panache de la pièce. Elle nous ramène loin en arrière. Je pense que je la connais depuis avant 1917, moment où je quittai l'école Saint-Léon de Westmount. Ce qui me permet de le penser, c'est qu'un jour, adolescent de seize ans, je m'étais laissé prendre au charme des mots et des vers et à la définition du baiser: « c'est un point rose sur l'i du verbe aimer ». Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans ce morceau de bravoure qu'est la pièce, mais j'en étais enchanté à un âge où l'on est sentimental ou brutalement négatif. Je m'étais mis en passe de traduire des extraits de la pièce en anglais pour un de mes condisciples. Je me rappelle ma confusion devant le peu d'enthousiasme que l'autre manifestait. L'i du verbe aimer, entre autres choses, me fit constater que certaines choses ne se traduisent pas.

Quelle distance il y a dans le temps, le milieu et les gens entre l'époque d'Edmond Rostand et celle du Rond-Point de la Défense. Autant l'une mettait de grâce ou d'affèterie à l'expression de sa pensée, à sa conception de la vie et de son cadre, autant l'autre est froide, glaciale, dépouillée de tout ce qui n'est pas essentiel à son utilisation propre. Elle est la négation même de ce romantisme et de cette exubérance dans l'expression qu'avait Edmond Rostand. J'ai aimé l'ensemble que devient petit à petit le Rond-Point. Il se peuple de grands immeubles: gratte-ciel, venus un demi-siècle après ceux de Manhattan, mais mieux disposés ou, tout au moins, disposés avec un plus grand souci d'espace, davantage isolés et non rangés les uns à côté des autres le long de rues étroites, en ignorant le ciel, le soleil, l'environnement, comme on aime à dire maintenant. D'ici deux ou trois ans, le Rond-Point de la Défense sera une chose à voir, comme une adaptation aux nécessités modernes de la vie en commun. Ce lieu n'est pas consacré à l'habitation, même si on y a déjà construit de grandes maisons qui relient les gratte-ciel. De grandes entreprises s'y installent: sociétés pétrolières ou de transport, services gouvernementaux, etc. Avant longtemps, on y trouvera tout ce qui prolifère, grossit, grandit brusquement dans cette ville étonnante où l'ancien voisine avec le nouveau. Très désagréablement parfois disent certains. Ainsi, en ce moment, on proteste contre la construction d'une grande tour qu'on élève près de la gare du Maine. On proteste encore plus fort contre le fait que les tours du Rond-Point de la Défense détruisent complètement la perspective de l'Arc de Triomphe et de l'avenue de la Grande Armée: le soir en particulier, au moment du coucher du soleil. Dans un de ses billets de *Cavalier seul*, André Frossard a écrit à ce sujet: « Mais on est un peu surpris, je le reconnais, d'apercevoir le profil brumeux d'un étroit donjon sous l'arche de l'Étoile, du côté où s'endort le soleil moribond. Mais quoi ! Il n'est pas dit qu'un Arc de Triomphe doit nécessairement déboucher sur le vide pour mieux symboliser l'inanité des triomphes humains; et il n'est peut être pas mauvais qu'un phare, un sémaphore, enfin un signe quelconque nous informe que la vie continue de l'autre côté. »

A cause de cette vue qui gâche la perspective du côté de l'avenue de la Grande Armée, on a suggéré d'amputer certaines tours de quelques étages, de les démolir même. Un haut fonctionnaire a proposé, avec humour, de laisser en place l'immense drapeau que l'on met sous l'Arc les jours de cérémonies officielles. Il en coûtera moins cher, a-t-il dit,

de le remplacer au fur et à mesure qu'il s'usera, que de démolir un immeuble qui aura son utilité dans ce quartier de Paris.

De cela, je ne veux retenir qu'une chose, c'est combien l'opinion publique est prête à réagir maintenant, alors qu'autrefois elle était amorphe sauf en période de révolution ou de soulèvement populaire. Elle ne le fait pas toujours à propos, mais les dirigeants doivent compter avec elle, alors qu'autrefois elle ne se manifestait ouvertement que le jour où la colère des gens faisait voler tout en éclats.

Si Cyrano de Bergerac, au Théâtre Français, paraît si loin du Rond-Point de la Défense dans le temps, Shakespeare, mis en scène par Peter Brook, s'en rapproche étonnamment à ce Théâtre de la Ville, où samedi, je suis allé entendre *Le Songe d'une Nuit d'Été*. Très curieusement, Peter Brook en a fait un spectacle débarrassé de tout ce qui n'est pas essentiel, c'est-à-dire le texte et les acteurs. Dans le même esprit, ceux-ci sont drapés dans des costumes aux couleurs chatoyantes, qui ne sont d'aucune époque. Sur le blanc des panneaux qui entourent la scène, ils ressortent magnifiquement. Comme est brutale mais convenant à la mise en scène, cette musique pour instruments à percussion sur lesquels des jeunes gens d'aujourd'hui battent à tour de bras avec un entrain vigoureux. Les scènes bouffonnes de la pièce subsistent, mais elles sont débarrassées du décor et des costumes d'époque. Rien ne jure, cependant, pas plus que dans ce Rond-Point, où se dresse de mois en mois, un décor d'aujourd'hui dans une ville qu'on croit trop souvent figée dans un cadre d'hier ou d'autrefois.

Autres contrastes. Vus, avant-hier et le jour d'avant, *Fellini Roma* et le *Charme Discret de la Bourgeoisie* de Bunuel, deux films bien différents, mais auxquels Germaine m'a convié avec un égal bonheur. Elle est chargée des spectacles dans ce Paris qui ne renaît vraiment qu'au début d'octobre.

Autant le premier film est somptueux dans sa mise en scène, autant l'autre est ironique, et volontairement éloigné de son sujet, avec une grande simplicité du décor et des scènes de la vie de tous les jours. Les deux sont excellents. Fellini nous présente la Rome qu'il aime avec une fantaisie et une imagination débordante, dans un cadre extraordinaire. Ces photos de la Rome antique, dont les travaux du métro permettent de retrouver des vestiges, les fresques qui disparaissent sous l'effet de l'air, son exposition de modes pour nonnes et ecclésiastiques, tout cela est magnifique, somptueux, irrespectueux, mais fait oublier

les scènes de bordel longues et grossières. Bunuel, lui, se moque de la bourgeoisie, comme il sait le faire, en présentant la vie de gens qui n'en sont pas: un diplomate qui fait la contrebande de la drogue, avec trois comparses, des hôtes qui font l'amour dans la nature pendant que leurs invités les attendent, puis qui s'en vont sans manger. Tout cela pourrait être loufoque, comme un tableau de Salvator Dali si Bunuel n'alliait la fantaisie la plus charmante, aux détails les plus précis, les plus délicats ou les plus affreux, comme une face sanguinolente. Il faut chercher dans son film ce qu'il a voulu y mettre, avec beaucoup d'esprit, et rien d'autre.

Autre aspect de Paris la grand'ville: la porte Maillot où je suis allé hier. Depuis assez longtemps, on y travaille à une vaste place, bordée de grands immeubles. Pour l'instant, on a l'impression d'un chantier bien sale et déplaisant. Mais on devine ce que ce sera une fois la construction terminée. Boulevard Gouvion, tout à côté, il y aura un palais des expositions. On y élève aussi un hôtel de mille chambres qui s'appellera le *Concorde-Lafayette*. En face se trouve *Le Méridien* nouvel hôtel de luxe, un peu tape-à-l'œil, mais ayant, tout de même, assez grande allure avec ses halls et ses chambres en hémicycle, ainsi que la salle à manger, qui donnent sur la cour intérieure, garnie de plantes vertes. Mais quelle faune on y trouve ! Affalés dans de somptueux fauteuils de cuir, il y avait ce jour-là deux Américains en manches de chemises et mordant à pleines dents dans une pomme, à côté d'un gosse qui circulait sur son tricycle et plus loin, cinq personnes à peine sorties, me semble-t-il, du ghetto de New-York.

Les prix ne sont pas tellement élevés pour le luxe des matériaux, $25 à $30 pour une chambre double, ce qui au standard U. S. n'est pas exagéré. Ceux du restaurant sont hauts, comme partout dans la ville. Depuis un an, on a augmenté le prix de tout et des repas en particulier, au point que les gens se lamentent à la veille des élections; ce qui n'est pas trop bon pour le parti au pouvoir.

Je suis revenu de ma visite, assez heureux d'être rue du Faubourg Saint-Honoré. Entre les deux quartiers, on a l'impression de deux villes, l'une à l'échelle humaine avec des boutiques où le luxe est la règle et qui est fréquentée par une foule ou une faune disparate, mais sympathique; et l'autre, bousculée, bousculante, bien peu intéressante. Et il

y a ces grands, ces énormes immeubles qui nous paraissent être d'un autre monde auquel on est étranger. En parlant ainsi, n'avouerai-je pas mon âge et une difficulté de plus en plus grande à m'adapter aux changements ? Peut-être ! Je reviendrai l'an prochain pour voir où tout cela en est.

A l'hôtel Méridien, il y a deux grands salons qui me paraissent dans l'esprit même du lieu. L'un porte le nom de Renoir et l'autre de Matisse. Naïvement, j'ai demandé si l'on y trouvait des œuvres de ces deux grands peintres. On m'a répondu: « Ce n'est qu'un nom ». Cela choque un peu, car l'hôtel et sa clientèle sont bien loin de ces deux artistes, de leur esprit, de leur simplicité, de ces formes nouvelles de l'art qu'ils ont voulues et qui sont très loin de cet étalage de matériaux de luxe pour touristes argentés.

Chez *Bosc*, en attendant non Godot, mais qu'on nous donne une table.

Pierre-Henri Simon vient de mourir. J'ai noté déjà comme j'avais aimé la *Sagesse du Soir*. Ce sont les propos d'un vieux monsieur sur ce qu'il voit autour de lui, sur sa famille et sa petite-fille dont les réparties l'amusent et l'affolent tout à la fois. Il a un mot que je veux retenir: « Après un certain âge, les choses pénibles nous viennent de ceux que l'on aime ». Comme c'est juste !

Notre amie A.B. le connaissait bien et lui était très attachée. Je la comprends, car un homme qui a écrit la *Sagesse du Soir* devait être bien agréable. Critique littéraire au *Monde*, il était dur parfois, mais dit-on, comme à regret, avec une certaine indulgence qu'acquiert celui qui a vécu longtemps sans devenir acariâtre.

Autre décès dont on annonce la nouvelle, celui du grand pianiste Robert Casadessus. Mon frère Marcel les connaissait, sa femme et lui. Il les voyait assez souvent à Paris avant la guerre de 1939. Aussi quand ils donnèrent un concert à Montréal, après le retour de Marcel, celui-ci demanda à mon père de les recevoir. Auparavant, ma sœur Germaine suggéra de faire accorder le piano. Penses-tu, dit Marcel; il ne le regardera même pas ! Or, en entrant dans le salon, Robert Casadessus promena ses doigts sur le clavier. Il fit la grimace, remit le couvercle en place et parla d'autre chose. Je me rappelle comme Germaine était humiliée.

24 septembre

Déjeuner ce midi avec Germaine dans un restaurant, non favorisé de fourchettes ou d'étoiles par les guides gastronomiques. On y mange bien cependant, en face du Jardin du Luxembourg, qui est splendide cette année avec ses pelouses vertes, ses fleurs admirablement colorées et ses arbres somptueux. Nous sommes allés nous y reposer après le repas près de la Fontaine de Médicis, comme elle le faisait, me dit ma femme, quand, jeune fille, elle venait flâner avec ses amies, les Jacques, chez qui elle habitait au cours de ce voyage d'Europe fait à vingt-deux ans. C'est avant son départ que je l'avais rencontrée au parc de Westmount. Frappé de son enthousiasme, j'avais dit à ma mère, à mon retour à la maison, un peu dédaigneusement, mais amusé au fond: « La petite Biron s'en va en Europe; ce qu'elle peut être excitée. » Or, c'est elle que je devais épouser trois ans plus tard, enchanté de cet enthousiasme qu'elle avait, qu'elle a encore malgré les ans.

Puis, nous sommes allés revoir Saint-Sulpice, cette commode renversée, comme la jugeait dédaigneusement Victor Hugo, je crois. J'ai aimé à nouveau cette grande église, faite pour les cérémonies somptueuses ou d'apparat, la musique des grandes orgues, les grand'messes avec diacre, sous-diacre et enfants de chœur aux soutanes rouges et portant des cierges à la flamme scintillante. Et non pour les cérémonies nouvelles, brusquées et étriquées que nous connaissons depuis Vatican II.

A l'intérieur, j'ai retrouvé le souvenir de Saint-François, de Saint-Vincent, de Monsieur Olier, noms qui nous rappellent les Messieurs de Saint-Sulpice dans le cadre de Ville-Marie. A ma courte honte, dois-je ajouter, qu'après nous être promenés autour de la place et après avoir admiré l'atmosphère vieillotte et charmante qui y règne, nous sommes entrés au cinéma, en face de l'église. On y donnait un film de violence, au nom amusant: *La Course du lièvre à travers les champs.*

Ce qui nous a fait entrer, c'est que l'action se passe justement dans cette ville que Monsieur de Maisonneuvea fondée au-delà des mers, malgré les milieux religieux du pays d'en bas et les Iroquois, poussés par des motifs bien différents. Cette ville que Monsieur Olier et Monsieur Quiblier, sulpiciens, ont voulu pieuse, laborieuse et délivrée du mal. Dans le film ce ne sont pas des souvenirs d'autrefois qu'on évoque mais la ville actuelle avec ses gratte-ciel, ses ponts qui enjambent le *fleuve géant,* comme on disait à l'époque des romantiques attar-

dés, les autoroutes et les vestiges de l'Expo 1967. Dans la biosphère des Américains que l'on a transformée en volière, on échange des coups de feu et, dans la Salle Wilfrid Pelletier, on prépare un coup de main, qui doit rapporter quelques millions de francs durs. Tout cela se réalise au milieu de cloisons démolies à coups de bélier donnés par une voiture bleue, sale et fragile, à coups de révolvers et de fusils automatiques qui claquent comme des mitrailleuses. Et puis l'on gagne les îles qui sont au confluent de la rivière des Prairies et du Saint-Laurent, dans un paysage d'automne champêtre et coloré. Ce n'est pas un film que l'on montrera aux hôtes de la rue Saint-Laurent, mais plutôt à ceux de la Place des Arts, que la violence émeut comme une musique de guerre.

En sortant, je me suis senti un peu gêné et charmé encore, il est vrai, par ce décor de la place qui évoque autre chose que des bandits qui s'entretuent.

En sortant aussi, nous nous disions, Germaine et moi, que M. Jean Drapeau, notre maire, n'aimerait pas ce film qui célèbre le crime dans sa ville, où il n'existe pas selon lui, ou, tout au moins, où il n'est plus organisé depuis que lui, le justicier de 1950, a brisé les cadres de la pègre; ce dont il est permis de douter même si, pour s'exprimer en hexagonal, le chef de nos édiles l'affirme.

Le Président de la République a donné une conférence de presse ces jours derniers. Il a parlé longuement, dans une langue impeccable, avec un brin de colère à certains moments, comme le faisait son prédécesseur le Général de Gaulle, tout en lui empruntant à certains moments une manière de s'exprimer et un ton de voix à peu près semblables. Le Président a monologué durant environ une heure et demie. Je ne veux retenir ici que cette demande à la presse de ne pas se faire le porte-parole de toutes les calomnies, de toutes les médisances que lancent les brasseurs de boue et les gens à l'affût de tout ce qui peut salir, avec cette puissance que donne la presse parlée ou écrite. En l'écoutant, je pensais aux événements d'octobre au Canada et à l'affolement créé par les journalistes, la radio et les hommes politiques eux-mêmes. Avec une lamentable absence du sens des responsabilités, on avait monté les gens petit à petit et on les avait mis dans un état d'inquiétude grave.

Ce matin, dans le *Figaro*, le caricaturiste Faizant représente le Président Pompidou qui lit les journaux et dit: « L'inconvénient de la

presse, c'est que ça joint l'utile et le . . . désagréable ». Quelle puissance de ridicule a la caricature avec son tracé ferme ou vague et ses formules en raccourci.

Par ailleurs, dans *Le Monde,* sous le titre *Le Masque a craqué,* Pierre Vianson-Ponté a écrit à propos de Georges Pompidou: « Que lui est-il arrivé pour qu'il change ainsi de registre et de méthode ? L'explication la plus simple semble être la meilleure: sa tâche n'est pas facile, et il est stimulé par la difficulté. La marée noire des scandales, la violence de l'opposition, les controverses constitutionnelles, le scepticisme des Européens, la hausse des prix et tout cela à l'approche des élections. L'heure n'est plus aux considérations douceâtres et unitives. Il a donc laissé libre cours à son tempérament. Le résultat en est étonnant et, par moments, presque terrifiant ».

Je sais que *Le Monde* n'aime pas trop le Président. Mais comme est curieux ce jugement porté sur l'homme !

En ce moment, les décès se suivent à une cadence accélérée parmi les gens de lettres. Menacé de cécité, Henri de Montherlant vient de se suicider, comme s'il ne pouvait admettre qu'il ne pût rien voir. Quelle pitié !

La presse française lui a consacré de très nombreux articles.

Il choquait, il exaspérait parfois, mais devant la mort on s'incline avec respect. Il était l'un des plus grands écrivains français de notre époque, note-t-on un peu partout, et celui qui, à la Comédie-Française, était joué avec la plus grande faveur. Pour se venger de propos qu'il avait tenus sur leur compte, des étudiants avaient appelé un jour le *Gardénal d'Espagne* cette pièce qu'il avait intitulée le *Cardinal d'Espagne.* Il était exaspérant toujours, infiniment sûr de lui, déplaisant parfois par sa suffisance, mais comme ses pièces étaient bien charpentées, comme sa langue était pure ! Un collaborateur du *Monde* a mis en doute la lointaine origine de son nom. Vraiment, il est déplaisant de soulever une pareille question après la mort d'un homme dont la famille était peut-être de noblesse plus récente qu'il ne voulait l'admettre, mais dont les œuvres avaient une si grande et si belle qualité.

Si Montherlant avait eu à côté de lui une femme qui l'aimait, il aurait peut être accepté la cécité qui le menaçait. Il était seul, terrible-

ment seul, lui qui avait choisi de vivre en célibataire envers et contre tout, hautain, dédaigneux et se refusant d'admettre le charme prenant d'une femme intelligente et dévouée. En écrivant cela, je pense à *** qui n'aurait pu tenir le coup sans doute s'il n'avait eu à côté de lui une femme attentive et empressée, qui est devenue pour lui la bouée à laquelle il s'accroche désespérément. Que la vie peut être dure quand quelqu'un à côté de soi n'intervient pas pour en adoucir les coups !

25 septembre

Concert de guitare hier, dans la Sainte Chapelle. Même si la voûte est assez haute, la sonorité est excellente. Il faut dire qu'Alexandre Lagoya a un instrument dont il tire des notes graves ou aiguës, avec une étonnante maîtrise. Il a joué du Bach et du Beethoven, mais c'est dans les œuvres de Villa-Lobos et des Espagnols qu'il a excellé. Malheureusement, à cette heure tardive, rien ne faisait valoir la beauté des vitraux de la Sainte-Chapelle, sauf à l'arrière où les phares de la cour du Palais de Justice nous faisaient voir l'admirable pureté des lignes et la couleur du grand vitrail qui garnit le mur arrière. Il fallut attendre la fin du concert pour le constater.

G.B.P. et moi revenions à l'hôtel, ravis de notre soirée et du spectacle que présentent à cette hauteur les ponts sur la Seine et les façades de la Conciergerie, illuminés comme des joyaux précieux dans une ville où ils abondent. Nous avons dû interrompre brusquement notre promenade, à la vue d'un taxi. Rien ne résiste à cela à cette heure avancée. On s'y précipite quand on est loin de son hôtel, tellement à certaines heures ils sont peu nombreux. Dans ce Paris bondé d'étrangers, ils restent rares, comme l'amitié dans un monde où chacun court comme s'il y allait de son salut ou de son succès.

La veille, nous étions allés dans le quartier du Marais, voir de vieux hôtels restaurés par les soins de la ville et des amis du Marais. On a réparé certains d'entre eux et on les a isolés afin de faire valoir les lignes très pures de leur architecture.

Comme Paris est beau en cette fin de septembre. Le temps s'est mis au frais, mais le soir la lune et les projecteurs éclairent les toits et les façades; ce qui fait d'une promenade à travers certains quartiers un spectacle d'une rare qualité.

Que de qualificatifs, que d'enthousiasme, me suis-je dit en relisant mon texte. Ils ne sont pas exagérés, je crois. Je constate, une fois de

plus, comme ont raison ceux qui affirment que Paris est une ville extraordinaire: autre superlatif que je ne peux empêcher de laisser venir sous ma plume, en cette fin de séjour.

30 septembre, Londres

Vu une inscription sur le mur d'une vieille église de Londres, St. Edmund, King and Martyr. Cette inscription a trait à Monsieur Charles Melville Hays, président du Grand Trunk Pacific Railway, qui, en 1912, mourut, au cours du naufrage du *Titanic*, au large de l'Amérique. Comme tout cela rappelle de souvenirs ! D'abord, le chemin de fer que le réseau national devait englober par la suite comme il le fit pour tant d'autres, construits au hasard des circonstances et du moment et qu'il avait fallu passer à la voie nationalisée pour les renflouer. Puis, ce fauteuil de président d'une compagnie canadienne encore occupé par un Anglais, avant que la guerre de 1914 et celle de 1939 ne fassent rentrer au Canada ou aux États-Unis, tant de titres et de sociétés dirigées d'Angleterre ou possédées par des Britanniques à une époque où l'Angleterre avait encore d'abondants capitaux dans sa colonie d'Amérique, dans les chemins de fer en particulier où l'on avait englouti des sommes considérables, au XIXe siècle, époque des transports en commun en plein essor.

Un souvenir me vient en écrivant ce nom de *Titanic*. Mon beau-père était à Paris depuis deux mois en 1912, quand il fut pris d'un violent désir de revenir. Il avait son billet à bord du bâteau. Il en prit un autre quelques jours plus tôt, suivi de ses compagnons. Le matin où on apprit la nouvelle du naufrage, ils étaient tous au bureau de mon beau-père pour le remercier d'être rentré avant et, ainsi, de leur avoir sauvé la vie. Car la plupart des hommes ont sombré avec le navire qui s'était ouvert sur un glacier.

En me promenant dans la Cité, j'ai vu ailleurs une autre plaque: « *In this house lived William Curtis, Botanist, 1746-1799* ». J'aime cette ville où l'on rappelle ainsi le nom d'un savant auquel personne ne songerait après quelques années.

Noté aussi, à Paris cette fois, Place de la Concorde, sur un mur de l'hôtel Crillon, une inscription dans la pierre: Place Louis XV. C'est ainsi qu'on la nommait avant que Louis XVI n'y fut exécuté, au milieu

de la foule qui voyait en lui un tyran, un traître, un homme qu'il fallait abattre pour faire disparaître avec lui un régime qu'on voulait bannir à jamais. Et dire que pour rétablir l'ordre, quelques années plus tard, il fallut accepter un tyran, un véritable cette fois. Il est vrai qu'il revenait d'Italie après avoir donné à son pays un éclat militaire qu'il n'avait jamais connu.

A l'autre bout de Paris, le dimanche qui a précédé notre départ, on donnait un spectacle assez curieux dans la *Cartoucherie* de Vincennes, à côté du Château. Imagerie d'Épinal, spectacle populaire qui aurait été intéressant si on n'avait pas un peu forcé les personnages et les rôles: roi, reine et nobles ridicules et engoncés dans leurs costumes d'époque et un peuple un peu trop bruyant, même si son enthousiasme est plausible devant les événements. J'ai rapporté le texte du spectacle, emprunté à des documents officiels ou imaginé par le metteur en scène pour rendre par des images de groupe l'enthousiasme, la fureur, le désir de tuer, la folie collective, qui s'emparent de la foule quand on la déchaîne et qu'on détruit l'ordre établi. C'est un peu comme cette frénésie de destruction qu'ont les gens quand, soudain, à la faveur d'une émeute, ils se mettent à tout casser et à piller.